

XYZ. La revue de la nouvelle

La tentation un dimanche

Albertine Rémillieux



Number 23, August–Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rémillieux, A. (1990). La tentation un dimanche. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 25–33.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Elle referma le pot de Nutella en se jurant que c'était la dernière cuillerée qu'elle avalait. Elle était elle-même sceptique: c'était déjà la troisième fois en moins de cinq minutes qu'elle ne tenait pas parole. Son pied gauche qui pendait en bas du sofa n'avait plus sa pantoufle. Elle l'avait enlevée au début du reportage sur l'accouplement des calmars pour se masser le pied. Elle avait eu des aiguilles à force de l'avoir tenu coincé entre deux des coussins du meuble passablement désorganisé. Ça faisait déjà un moment de ça. C'était presque au début, avant le film de *Fifi Brindacier contre les pirates*. Elle ne l'avait jamais remise; aucune motivation décente ne faisait maintenant le contrepoids à son inertie. De toute façon, sa vieille chaussette au talon râpé suffisait largement à lutter contre la température ambiante qu'elle tenait surchauffée grâce à un audacieux quart de tour du poignet sur le bouton de la fournaise. Un dimanche devant la TV, c'était assez; un dimanche à geler devant la TV, ç'aurait été trop.

Bien sûr, au début, elle ne s'était pas installée là dans l'idée de tenir un front ou de battre un record. Elle était restée debout, à côté du sofa, avec la télécommande dans les mains à se dire qu'elle ne faisait que vérifier auprès d'Environnement Canada qu'il faisait bien froid, bien trop froid pour sortir. Et puis, elle avait changé les postes, histoire de voir ce qu'il pouvait bien y avoir à la télévision le dimanche après-midi. Elle avait commencé par s'asseoir sur un bout du sofa, comme une vieille cousine en visite qui prend le thé en répétant: ne vous dérangez pas pour moi, je ne serai pas là longtemps, je ne fais que passer. Puis, peu à peu, sans l'avoir vraiment décidé, elle s'était incrustée. Les cinq minutes de plus et les deux minutes encore étaient devenues des heures. Elle avait pris ses aises, monté le chauffage et oublié le reste. Tout le reste.

Évidemment, elle n'avait pas fait que fixer ses yeux sur l'appareil comme une statue sous hypnose. Elle avait quand même bougé un peu, ne serait-ce que pour changer les postes. Elle était aussi allée pisser, elle avait bu un verre d'eau, tourné les pages d'un journal d'une main en pitonnant de l'autre, elle avait attendu un téléphone, sans parler de ses nombreux allers-retours à la cuisine.

Elle projetait même d'aller laver le bain pendant la prochaine annonce, comme quoi tout n'était pas perdu. Son problème, c'était qu'elle se mettait à parler toute seule dès qu'elle s'éloignait de l'appareil de télévision; c'était pour ça qu'elle y revenait toujours. C'était moins épeurant quand c'était la machine qui parlait. La dernière fois qu'elle était allée dans la cuisine, claudiquant entre sa pantoufle et sa chaussette, pour aller changer quelques assiettes sales de place — histoire de se donner l'illusion qu'il y avait moins de vaisselle et ne pas se sentir obligée de la faire — il lui était venu toutes sortes d'idées folles, du genre de sortir ou d'appeler quelqu'un. Quand je dis quelqu'un, je veux dire quelqu'un en particulier. Quelqu'un qui n'était pas son chum, en plus. Qui l'avait déjà été, peut-être, mais ça faisait longtemps. Alors, elle était retournée vite dans le salon avant de mettre ses menaces à exécution. Valait mieux prévenir. On ne sait jamais à quelles extrémités un dimanche ennuyant peut nous mener.

Une fois, pleine de bonne volonté et de fermes résolutions, elle avait essayé de fermer la télévision, mais le silence que ça avait fait avait été assourdissant. Ça lui avait fait peur. Comme si la nuit était tombée en plein jour, comme s'il avait fait très froid d'un seul coup. Comme si sa fournaise était tombée en grève sans autre forme de négociation. Comme si le monde entier était disparu. Elle l'avait réouverte rapidement; c'était un geste de survie. Il lui suffisait d'être seule dans la maison, elle aimait mieux se passer de l'impression d'être seule au monde.

Il aurait fallu qu'elle mette de la musique pour tuer le silence, mais elle n'était pas armée pour ça. Elle avait seulement un vieux magnétophone de plastique gris avec deux vieilles cassettes de plastique noir à mettre dedans. L'une, des grands succès de Frank Sinatra qu'elle avait tellement écoutée qu'elle lui était devenue aussi familière que le ronronnement du réfrigérateur, et l'autre, de musique de relaxation *New-Age* qui était débarquée chez elle, elle avait oublié quand et comment. Sûrement que la musique aurait pu prendre le relais et l'aider à remettre la réalité entre les quatre murs, lui donner le petit élan nécessaire pour faire la vaisselle sans faire d'angoisse. C'est bien connu que le *choubidouwa* adoucit les mœurs, ça arrondit les coins, les soirs de grand vent. C'a l'air d'un proverbe chinois mais c'est de moi. Malheureusement, la technologie de pointe n'était pas au rendez-vous et les sons psycho-

électroniques du *New-Age* ne faisaient bon ménage ni avec le Sunlight liquide ni avec l'état neuro-acoustique de son utilisatrice.

Elle a donc réouvert la télé. Elle n'avait pas tellement le choix. J'aurais été à sa place, j'aurais fait pareil. C'était beaucoup mieux comme ça: primo, elle digérait mieux sa banane et ses biscuits soda et secundo, pendant ce temps-là, elle ne pensait plus à téléphoner à qui que ce soit. Ni à quelqu'un en particulier. C'était déjà ça de pris. La preuve que le Bon Dieu existe, c'est que c'est à ce moment-là qu'elle est tombée sur une comédie musicale avec Gene Kelly. Elle adore ça. Je peux vous le dire parce que je la connais bien. C'est même d'ailleurs pour ça que je me permets de vous raconter son histoire. Bon, tout ça pour vous dire qu'elle est jamais allée laver le bain. Jamais, c'est un bien grand mot mais en tout cas pas cette fois-là. Pas parce qu'elle était devenue trop vache, tout simplement parce qu'il n'y a pas d'annonces sur PBS. Encore une chance. Les annonces, quand même, il faut le dire, c'est ce qu'il y a de pire à la télévision. Ça gâte le plaisir; c'est les petits moments traîtres et creux où tu te demandes ce que tu fais là, où si tu te dépêches pas de changer de poste, tu risques de te retrouver dans des contradictions inconfortables. Est-ce que je me passionne vraiment pour le sauté de veau de sœur Angèle? Est-ce que mon plafond n'est pas plus intéressant que celui du Winnebago décrit dans l'encan sablier? Mais comme ça, avec un Gene Kelly sans annonces, les grandes questions pouvaient aller se rhabiller. La terre pouvait tourner tranquillement sans tousser du moteur. La seule crainte qui la titillait encore sporadiquement, c'était que son colocataire débarque subitement sans crier gare, lapin ou ciseau et la surprenne avec les restants du souper à côté du sofa, le cendrier qui déborde, le pot de Nutella sur un coussin et la cuiller dans la bouche. En plus que j'avais renversé mon verre de jus de tomate sur un des coussins du divan. Pas tout, juste un peu, juste assez pour que ça se remarque. Je veux dire elle avait renversé, faites pas les smats, vous aviez compris. Il aurait sûrement rien dit le coloc, c'était un ben bon gars qui se mêlait pas des affaires qui ne le regardaient pas. Quand même, elle préférerait que le moins de témoins possible assistent à la scène. On peut avoir de l'orgueil même ces dimanches-là. Il y a des positions plus désavantageuses, j'en conviens; mais tout de même, il y a des soirs où on est bien contente que notre vie privée ne soit pas retransmise sur Vidéotron. Aussitôt qu'elle entendait un bruit dans

l'escalier, elle portait automatiquement sa main sur la cuiller, prête à dégainer et à la lancer dans la première assiette sale qui traînait à ses pieds, juste à côté de la pantoufle lâchement abandonnée pendant l'accouplement des calmars. Le pot de Nutella pouvait, avec un peu d'habileté, se retrouver camouflé dans l'amas de coussins en un temps record. Tout était prévu, même le léger coup de pied qui envoyait l'assiette sous le sofa. Eh bien, je peux bien tuer l'intrigue dans l'œuf et vous le dire tout de suite, il n'est jamais rentré. Seulement le lendemain. L'assiette n'était plus là, la cuiller était loin de son œsophage et le pot de Nutella bien raclé au fond de la poubelle. Il ne restait de compromettant que la tache de jus de tomate mais il ne s'en est pas aperçu, en tout cas, il n'a rien dit.

Bon, je continue mon histoire. Je veux dire son histoire. Enfin tout de même, c'est moi qui la raconte, non? Bon, je peux continuer? Le film a fini par finir. C'est bien connu, toutes les bonnes choses ont une fin, spécialement les bonnes vues pas d'annonces. Alors, l'idée d'aller laver le bain l'a reprise avec vigueur pendant les nouvelles du sport entre le patinage artistique et le hockey. Elle s'est donc levée; c'était déjà un pas dans la bonne direction. Elle a traîné sa deuxième pantoufle sur le plancher jusqu'au milieu du corridor, avant que celle-ci ne consente à réintégrer son pied. C'est là qu'elle a croisé le répondeur. Comme son chum avait passé sa soirée à ne pas appeler, elle a décidé d'écouter son dernier message pour compenser. Je sais que ç'a l'air un peu bête comme ça, mais c'est comme le Nutella à la cuiller, ça fait du bien quand même. C'est en posant le doigt sur le bouton du répondeur, qu'elle a réalisé que le téléphone était décroché. Si, je vous le jure. Je l'avais décroché quand j'ai couru au dépanneur acheter *la Presse* pour avoir le *Télépresse*. Malheureusement, il n'en restait plus. Et puis après, elle avait oublié de raccrocher. Elle n'avait pas mis le répondeur parce qu'elle avait peur que quelqu'un, en particulier ou en général, appelle, laisse pas de message, prenne pour acquis qu'elle n'était pas là et n'essaie pas de rappeler. Manquer un appel téléphonique représente pour elle quelque chose comme une marée noire pour un écologiste: une catastrophe irréversible, un châtiment de Dieu. En laissant décroché, elle pense candidement que l'intéressé va se tenir le raisonnement suivant: tiens, c'est occupé, c'est donc qu'elle est là, je rappellerai dans cinq minutes. Le seul hic, c'est que toutes les fois qu'elle tente ce

stratagème de Sioux, elle oublie de raccrocher en rentrant et si jamais intéressé il y a, son raisonnement tiendrait plus du disque accroché que de la séquence logique: Tiens, c'est occupé, tiens c'est occupé... C'était vraiment pas malin. Cet incident navrant éclairait cependant la soirée sous un jour nouveau, si je puis dire: si son chum n'avait pas téléphoné, c'était sûrement parce que le téléphone était décroché. Ça crevait les yeux, les oreilles et le reste. Alors, elle a fait ni une ni deux, elle a composé le numéro qui fait sonner le téléphone dans l'appartement de son chum. Dring. Dring. Dring. Dring. Dring. Et dring. Personne. Merde. Mazette. Tabarnac. Où est-ce qu'il est? qu'elle se demande à haute voix comme si elle était l'inspecteur en chef et le témoin principal à la fois. Avec la Sophie? Il travaille encore? Elle veut bien lui accorder le bénéfice du doute, mais on est dimanche et il commence à être pas mal minuit. Si au moins elle avait raccroché, elle le saurait peut-être à l'heure qu'il est et ne serait pas là à trancher le possible en fines lamelles d'hypothèses. Elle a tourné un peu en rond dans la maison, touchant et déplaçant des meubles et des objets sans raison apparente, comme une cliente distraite dans un rayon de quincaillerie. Elle s'est composé un trajet de somnambule entre la cuisine et la télévision en s'arrêtant régulièrement devant le téléphone, comme si ça allait le faire sonner. Elle hésitait à rappeler à toutes les quinze minutes, elle se disait qu'après une heure du matin ça commencerait à faire espion. Surtout qu'il connaissait le truc, vu que c'est comme ça qu'elle avait découvert qu'il décrochait. Avec la Sophie, d'ailleurs. Mais il avait dit que c'était fini. Elle s'était dit qu'il fallait qu'elle fasse confiance, qu'elle croie, au moins à 80 %. Elle se dit qu'il faut se laisser une marge de manœuvre même dans la confiance. Le droit au doute qu'elle appelle ça. Juste un soupçon, histoire de pas être battue à zéro quand tu apprends la dernière mauvaise nouvelle. Pas forcément pour gueuler aux quatre vents que tu le savais, que tu l'aurais juré, mais seulement pour ne pas sentir le poids de l'outrage en double: celui de se faire tromper pendu après celui de ne pas l'avoir vu venir. Elle s'est dit que la condition première pour arrêter de téléphoner, c'était d'arrêter de passer devant le téléphone et de penser à autre chose. Elle retourna donc s'avachir devant la télévision. À l'écran passaient des silhouettes floues et corpulentes qui prétendaient aimer le cinéma et la campagne, la musique classique et le tennis et qui étaient à la recherche d'une personne douce, aimant la vie, sérieuse mais pas trop, rieuse mais pas trop, prête à

partager mais pas trop. Elle passa aux prévisions de la météo via un bungalow de Brossard sur le poste des petites annonces. Les prévisions de soleil sur la Saskatchewan ne suffisaient plus à la tâche ardue de lui changer les idées. Elle remit l'appareil sur les silhouettes floues, pleines de belles qualités, qui cherchaient l'âme sœur parfaite mais pas trop. Est-ce que toutes ces personnes mangeaient du Nutella à la cuiller en attendant que le téléphone sonne et qu'elles puissent à nouveau aimer la musique classique, le cinéma et la danse ?

Elle décida d'aller laver le bain. Elle eut une sensation très forte dans l'index droit quand elle passa à côté du téléphone mais elle retint la suite du geste parce qu'elle savait qu'au fond, il valait mieux qu'elle ne sache pas qu'il n'était pas encore rentré. Certains diraient que c'est la politique de l'autruche; moi je dirais que ce qu'on ne sait pas ne nous fait pas de mal. C'est une question de point de vue. Ses pantoufles glissèrent jusqu'à la salle de bains où elle s'assit sur le bord de la baignoire avec un torchon dans la main droite et la boîte d'Ajao dans la gauche. Elle se regarda dans le miroir au-dessus du lavabo et se dit que le pire dans toute cette histoire-là, c'était pas le fait que son chum couche avec une autre fille qui la troublait le plus, c'était le fait que s'il décidait de ne pas arrêter ça là, elle allait se retrouver toute seule. Jusqu'à là, c'était normal. Le pire, c'était que si elle se retrouvait toute seule, ça voulait dire que le champ était libre et qu'elle pouvait appeler quelqu'un. Quelqu'un en particulier je veux dire. Quelqu'un qui n'était pas son chum, qui l'avait déjà été, d'accord, mais ça faisait longtemps. Quelqu'un qui lui avait coûté cher de mouchoirs et de nuits blanches, mais dont malgré tout la présence et le souvenir lui étaient doux. Voilà, qu'elle se dit dans le miroir en brandissant le torchon, j'ai peur que mon chum me plante là et que je puisse me jeter dans les bras du gars que j'aime encore. Vous allez pas me dire que c'est normal, ça ? Mais elle ne répondit pas. Peut-être que ce l'était.

Elle se tourna le dos et fit face au bain. Ses bras pendaient. Elle écouta au loin pour voir ce qui se passait à la télévision. Ça parlait anglais d'une voix rauque. C'était trop loin pour qu'elle puisse comprendre plus qu'un mot sur deux. Elle partit avec le torchon et l'Ajao pour voir à qui appartenait la voix rauque. Elle jeta un petit regard sournois au téléphone au passage mais il ne broncha pas. Quand elle arriva devant la télévision, la voix rauque avait disparu et on klaxonnait dans un embouteillage. Elle s'assit sur le sofa en

tenant le torchon et la boîte d'Ajax sur ses genoux. Elle se demanda si les gens qui n'avaient pas de téléphone ni de télévision lavaient leur bain plus souvent. Une femme traversa la rue, un camion freina. Peut-être qu'elle aurait dû aller souper chez sa mère, ça lui aurait changé les idées. La voix rauque prit la femme par le bras et lui demanda si elle était folle ou quoi. Elle avait un regard désespéré. La voix rauque portait un complet-veston fripé, il ne lui lâchait pas le bras. La femme lui demanda de la lâcher. Il répéta sa question. Elle répéta sa réponse. Puis, il y eut une annonce de couches pour bébés. Elle lâcha la boîte d'Ajax pour chercher la télécommande, mais elle n'était plus sur le sofa. Elle regarda par terre, vit l'assiette sale et pensa à la fournaise qui donnait tout ce qu'elle pouvait. Ça commençait à être vraiment trop. Elle se leva et entreprit de chercher la petite boîte magique. Elle pouvait être n'importe où. Il lui arrivait d'oublier qu'elle l'avait dans les mains et se trimbalait avec dans la maison, comme si c'était une annexe à ses propres organes. Elle passa devant le téléphone encore une fois et se mordit la lèvre. C'était trop bête. Elle avait passé la journée à écouter la télévision parce que son chum la trompait un peu mais pas assez. Pas assez pour qu'elle soit suffisamment désespérée pour aller se jeter dans les bras de l'autre. Comme la femme devant le camion. Elle espérait que le téléphone sonnerait pour lui demander si elle était folle ou quoi. Elle n'aurait pas dit lâche-moi, elle aurait dit ouf. La télécommande était dans le lavabo de la salle de bains, l'Ajax était devant la télévision, elle s'appuya contre le cadre de porte. Elle se dit qu'il faudrait qu'elle soit vraiment désespérée pour se jeter dans les bras de l'autre, surtout qu'elle ne savait même pas s'il avait les bras ouverts. S'il fallait que ça lâche des deux côtés, il faudrait qu'elle se tape toutes les séries américaines pour s'en remettre. C'était une éventualité horrible. Elle en ferait des cauchemars entrecoupés de voitures plus maniables et de savons qui lavent plus blanc. Non, ce n'était pas possible. Il fallait jouer serré, du côté le plus sûr. S'il pouvait appeler, qu'elle cesse de penser à l'autre ! Pas son autre à lui, celle-là, elle n'en avait pas grand-chose à foutre. Non, son autre à elle. Celui que. Celui dont. Il fallait vraiment qu'il appelle pour qu'elle cesse ce jeu stupide. Qu'est-ce qu'il attendait, le Messie, le Père Noël, qu'elle craque ?

Elle était convaincue qu'il n'allait pas la lâcher complètement pour la très bonne raison qu'il était aussi peureux qu'elle.

Pourquoi se lancer dans le vide quand on est bien au chaud? Là-dessus, on était quitte. L'aventure, c'est trop périlleux à notre âge. On se remet trop mal des chutes. Et puis quand je pense à tous les grelots qui sont passés dans mon lit entre mon autre et mon chum, j'ai pas du tout envie de me retaper la parade. Et le célibat chaste, ça ne fait pas particulièrement partie de mes projets d'avenir, ni de mon plan de carrière. J'avais un chum, ça allait bien, bordel, pourquoi a-t-il fallu que l'amour s'en mêle?

Elle a pris la télécommande et elle est allée s'asseoir dans la cuisine. La voix rauque a dit quelque chose et la femme a répondu *I love you*. Ça devait être pathétique, comme au cinéma. Elle a essayé de changer de poste mais de la cuisine, ça ne contrôlait plus rien. À la télé, il y avait de la musique avec des violons ou quelque chose comme ça. Elle aurait préféré une publicité de bière avec des gens qui s'amuse. Elle a regardé le mur qui avait été blanc la dernière fois qu'il avait été peinturé, une bonne couche de graisse ago. La musique aidant, elle s'est dit qu'elle l'aimait. Puis, la tête baissée, en appuyant sur toutes les touches, elle s'est dit que ça ne l'avancait pas à grand-chose, que ça ne voulait rien dire. Bien sûr, ça n'expliquait rien, mais elle était bien obligée de se rendre à l'évidence que ça criait à l'intérieur et que ça criait son nom. Il fallait tout faire pour faire taire ce cri parce qu'il gagnait du terrain et que ça lui faisait affreusement peur parce qu'il était dans la zone noire, là où la télécommande ne répondait plus. Elle l'aimait et elle avait peur, autant que de couper la télévision un dimanche après-midi qui n'offrait pas de prise contre l'angoisse du vide. Elle avait peur mais de quoi? Que le Manitoba ne réponde plus? Qu'il n'y ait pas de service au numéro composé? Que tout simplement ce ne soit pas vrai? Que les fleurs bleues de cet amour romantique se fanent et se décrépissent dans l'épreuve de la réalité? De tuer Dieu, l'illusion et l'espoir et de ne laisser que moi sur le carreau avec pas même l'amour dans lequel espérer? Il fallait garder le rêve vivant, l'impossible, possible. Ne pas fermer toutes les portes de l'ailleurs, garder la magie. Ne pas me laisser seule aux prises avec l'absurdité de vivre sans le secours d'aucun absolu pour me soutenir.

Tout ça, ça l'a étourdie. Elle s'est levée et est allée chercher l'Ajag dans le salon. La voix rauque expliquait quelque chose à un caissier de banque qui ne voulait pas comprendre. Il criait. Elle l'a fait taire.

La fille qui était devant la télé toute la journée a fini par laver son bain, se laver et du coup le re-saler. Son chum n'avait pas appelé. Il était trop tard, il n'appellerait plus. Elle est allée se coucher, pour le reste, elle verrait demain. Elle n'avait plus besoin de se mettre devant la télévision, il était trop tard pour faire des bêtises. De toute façon, elle n'osera jamais. Elle a beaucoup trop peur. Elle a tiré les draps en sachant très bien qu'on ne dormirait pas tout de suite parce que elle, elle rêve à lui et moi, ça me fait faire de l'insomnie.

XYZ



« L'Ère nouvelle » 5

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle

COMPLÉMENT D'OBJETS

Denis Bélanger
Robert Lalonde
Sylvie Massicotte
Claire de Lamirande
Danielle Roger
Thomas Buffin-Bélanger
Jean-Marie Poupart
Nicole Lavigne
Hélène Rioux



112 p., 12,95 \$

Neuf écrivains, d'âges, d'expériences et d'horizons divers, ont le risque de se soumettre au pouvoir des objets. Les règlements étaient extrêmement simples. Chaque personne devait rédiger une nouvelle en y incluant six objets dont nous leur avons remis la liste: un billet de spectacle, une écharpe, une boîte, un fossile, un *walkman* et un banc public. Les neuf textes réunis démontrent que l'imaginaire est sans limite.

Maintenant, à vous de jouer.

Denis Bélanger